

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »

« J'ai eu 20 ans en 1940 en Allemagne »

Alfred Jalhay, de Heyd n'a pleuré qu'une fois sur ses 5 ans de captivité, c'est le jour où il a eu 20 ans. Lui aussi a un souvenir précis du 10 mai 1940.

● Interview :
Philippe CARROZZA

Alfred Jalhay est né à Heyd (Durbuy), le 25 septembre 1920 dans une ferme.

Il fera son service militaire dès le 1^{er} avril 1939. « Cette année-là, il y a eu deux levées : l'une en avril et l'autre en juillet. Mon père avait insisté pour que je rentre le plus tôt possible pour, disait-il, être tranquille plus vite... On a vu ce que cela a donné ! », explique le Heydois. Je suis donc entré au 6^e régiment de Chasseurs ardennais à Amay. Après une instruction de six mois, je devais être transféré à la caserne de Vielsalm, mais cela ne s'est pas passé comme prévu. Car il y a eu l'ordre de mobilisation générale en septembre. La classe 1938 n'avait pas été démobilisée et donc, il n'y avait plus une seule place chez les Chasseurs ardennais salmiens. J'ai donc dû rester à Amay. »

lève-toi c'est la guerre ! »

Comme tous les cultivateurs, Alfred Jalhay reçut dix jours de permission : « Je suis rentré à Heyd et le 10 mai au matin, j'étais encore au lit, quand ma mère a accouru dans ma chambre et m'a réveillé en criant qu'il fallait que je me lève, que c'était la guerre. Il était environ 8 heures. Je ne voulais pas le croire. J'ai dit que je restais au lit. Il a bien fallu que je me fasse une raison. On voyait déjà ceux qui étaient casernés à Vielsalm qui descendaient. J'ai enfilé mon uniforme, avalé une tartine et mon oncle m'a conduit à la gare de Barvaux. Les trains ne pouvaient déjà plus circu-



Alfred Jalhay, 92 ans, de Heyd : « Cinq ans de stalag, c'est dur ; 6 mois prisonnier des Russes, c'est pire. »

ler. J'étais coincé »

« Ten fais pas, on les aura »

Le Heydois doit rejoindre son régiment à Amay : « J'ai retrouvé à la gare, René, un jeune d'Oppagne que je connaissais bien et que son frère avait amené en voiture. Je suis parti avec eux à Amay. En chemin, nous avons croisé des soldats français. En passant à ma hauteur, ils disaient : « Ten fais pas mon pote, on les aura ! » et moi, je pensais : « Malheur, qu'est ce qu'on va leur mettre aux Allemands ! ».

À Amay, la caserne était vide : « Une sentinelle nous a conseillé d'aller à Bierwart pour essayer de retrouver le régiment. Le frère de René nous a laissés là. Il a fallu qu'on se débrouille pour trouver un moyen de locomotion. On a trouvé deux vélos de l'armée qui traînaient à la caserne. C'était deux vieux clous et le mien avait même la roue arrière voi-

lée. C'était très dur. Et pour couronner le tout, le pneu a éclaté ! Plus moyen d'avancer. Dans un village, devant un magasin, il y avait un vélo de femmes. Vous savez, avec un porte-paquet. Je l'ai chipé. Après tout, à la guerre comme à la guerre. Et puis, grâce à ça, nous avons pu rejoindre les autres. »

À la guerre avec un revolver

Alfred Jalhay poursuit : « Tout le monde a rigolé de moi à cause de mon vélo de femmes. Le sergent m'a passé un savon. »

Ni René, ni moi n'avions notre arme. Il avait fallu qu'on les laisse à la caserne avant de partir en permission. Ma mitraillette avait été

donnée à un autre. Tout ce qu'on m'a donné, c'est un revolver ! Ah, l'armée belge. Et je ne vous parle même pas de nos avions. Je les avais vus à l'action à la mobilisation.

C'était juste des brouettes avec des ailes. Pas étonnant que les aviateurs allemands étaient les maîtres du ciel ! » ■

VITE DIT

La pommade miracle et le front russe « Les

Allemands avaient une pommade qui soignait tout. Il suffisait d'en mettre sur une plaie et elle guérissait très vite. Les soldats blessés au combat étaient recyclés en gardiens des camps. Ils n'aimaient pas donc trop l'utiliser, parce que s'ils étaient trop vite remis sur pied et jugés bon pour le service, ils devaient repartir sur le front russe ! »

Tout détruit en Ardenne ? « La

propagande allemande savait y faire pour semer le doute. À force d'entendre les mêmes discours pendant cinq ans, j'étais convaincu que tout avait été détruit en Ardenne et que Heyd avait été rasé. C'était tellement ancré en moi que quand j'ai décidé de m'évader du camp au début 1945 avec les deux Flamands, je songeais surtout à rejoindre les Américains. Pas pour rentrer en Belgique, mais pour refaire ma vie ailleurs, puisqu'il n'y avait plus rien, soi-disant chez moi. »

Écraser la tête avec un tank « J'ai vu un équipage de tank russe faire un détour exprès pour rouler sur la tête d'un cadavre allemand. Les soldats riaient quand ils arrivaient à écraser la tête. »

Dormir sur le fumier pour avoir moins froid

Alfred Jalhay est capturé par les Soviétiques en janvier 1945, alors qu'il s'est évadé du stalag 1 A avec deux amis flamands : « Nous avions beau leur dire que nous étions des Belges, ils ignoraient ce qu'était la Belgique. Ils n'avaient aucune instruction. Ils ne connaissaient même pas la France. C'était, je dirais, une bande d'illettrés. Ils étaient en tout cas d'une extrême sauvagerie. Ils nous ont collés à un mur et on a eu droit à une fouille musclée. Ils volaient tout ce qui avait de la valeur. C'était des crapules. J'étais parvenu à glisser ma montre dans mon caleçon. Ils ne l'ont pas trouvée. Par contre, ils m'ont pris mon précieux couteau. Je me souviens aussi que pendant cette rapine, une femme soldat russe se tenait sur un mur de la ferme. Elle était armée d'une mitraillette et tirait dans tous les sens

dans la cour. Tout pouvait arriver. Nous n'en menions pas large ! »

L'Armée rouge emmène les prisonniers vers l'est : « Nous devions marcher dans le froid et la neige. J'ai vu des prisonniers français blessés en difficulté, se faire abattre sur place. Nous étions passés d'un enfer à un autre. Lors de la première halte, le soir, notre trio a trouvé un hangar à bestiaux pour passer la nuit. Il faisait nuit noire et nous ne voyions rien. On sentait juste qu'il y avait une belle couche de fumier. C'était providentiel parce que le fumier garde la chaleur ! Mes chaussures étaient complètement usées et sur la neige, mes pieds gelaient. Nous nous sommes étendus pour dormir. Avec la lueur du matin, un des deux Flamands a découvert avec horreur qu'il s'était couché la veille au soir sur le cadavre d'un soldat allemand ! » ■ **Ph.C.**

Dans un hôpital pour chevaux

Prisonnier au camp de Stablack, le stalag 1A, à la frontière russe, Alfred Jalhay est versé dans un kommando qui travaille dans un hôpital de chevaux « On les soignait et ceux qui étaient valides étaient envoyés dans l'armée allemande ou dans les fermes. Les autres bêtes étaient abattues. Mon travail consistait à nettoyer le crottin et à entretenir ces chevaux. C'est dans cet hôpital

que j'ai eu vingt ans. Ce jour-là, j'ai pleuré. Je n'ai d'ailleurs pleuré que ce jour-là pendant mes cinq années de captivité. Je n'ai reçu aucune carte et personne ne m'a souhaité un bon anniversaire. Je me souviens aussi de mon premier Noël en captivité. Nous n'avons rien eu de spécial. Notre aumônier a juste dit la messe, comme c'était le cas tous les dimanches. Rien de plus. » **Ph.C.**

Fonds pour
le journalisme

Pour en lire plus

1940-1945, « Ils m'ont volé mes plus belles années », chez Weyrich, 29 €.